

## Envoi

HENRI-JEROME GAGEY

DOMINIQUE QUINIO

**HENRI-JEROME GAGEY<sup>1</sup>** : Je remercie Dominique Quinio et les personnes en charge de la préparation de cette session pour la confiance qu'elles me montrent en me demandant d'assurer cet envoi. Dans une première partie, j'exposerai pourquoi, à mon sens, nous vivons un moment favorable pour une reprise du Catholicisme social. Dans un deuxième temps, je reviendrai sur la « question éternelle » de la référence du catholicisme social et donc des SSF à l'Évangile et la tradition de l'Église comme ses sources et ressources.

### Donner des mains à l'Évangile ; inventer la société

Parler de christianisme social c'est évoquer une nébuleuse de communautés et de mouvements qui partagent cette conviction forte : l'Évangile ne peut être authentiquement partagé et vécu si ceux qui s'en réclament et l'annoncent ne réalisent sous une forme anticipée la promesse de salut dont il est porteur. Autrement dit, s'ils ne donnent des mains à l'Évangile.

Évangéliser, ce n'est pas d'abord ni seulement communiquer un message et partager des convictions, comme pourrait le faire penser une concentration exclusive sur la figure de l'évangéliste que représente Paul dans sa rencontre avec les sages athéniens sur l'Agora. D'autres figures existent, par exemple celle du ministre de Jésus décrit par Pierre en Actes 10 :

*Vous savez ce qui s'est passé à travers tout le pays des Juifs, depuis les commencements en Galilée, après le baptême proclamé par Jean : Jésus de Nazareth, Dieu lui a donné l'onction d'Esprit Saint et de puissance. Là où il passait, il faisait le bien et guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui.*

Mais on peut aussi penser à la réponse donnée par Jésus aux disciples de Jean-Baptiste venus lui demander « *Es-tu celui qui doit venir ?* » :

*« Allez annoncer à Jean ce que vous entendez et voyez : Les aveugles retrouvent la vue, et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, et les sourds entendent, les morts ressuscitent, et les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle. Heureux celui pour qui je ne suis pas une occasion de chute ! » (Mt 11, 4-6).*

Ici évangéliser c'est aussi (d'abord ?) susciter une rencontre qui touche les cœurs et les corps et permet de reprendre vie ; c'est porter une Parole qui remet son auditeur en vérité avec son existence jusque et y compris dans sa dimension somatique. À la fin du XIX<sup>e</sup> et tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, ce fut la force du christianisme social de faire entendre que si les deux commandements de l'amour de Dieu et de l'amour

---

<sup>1</sup> Henri-Jérôme Gagey est vicaire général du Diocèse de Créteil et professeur émérite à l'Institut Catholique de Paris.

du prochain sont inséparables, alors la dimension du service et de l'engagement social est intrinsèque à la vie chrétienne, comme le rappelait Benoît XVI dans *Deus Caritas est*, paragraphe 25a :

*« La nature profonde de l'Église s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (kerygma-martyria), célébration des Sacrements (leitourgia), service de la charité (diakonia). Ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. La charité n'est pas pour l'Église une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait aussi laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer. »*

Le catholicisme social a suscité ainsi d'innombrables mouvements et associations qui – du Secours Catholique aux coopératives laitières du haut Doubs et du Jura, de la Jeunesse ouvrière chrétienne aux Petits frères de pauvres – s'employèrent à donner corps à cette intuition. Mais nous venons d'une époque pas très éloignée où cette intuition a été mise en question ce qui a causé comme une éclipse de l'idée de catholicisme social.

Les plus anciens parmi vous se souviennent sans doute du temps où, pour prendre distance vis-à-vis d'un cléricisme solidaire d'une vision prémoderne du monde, certains militants catholiques ont récusé à partir des années 50 la prétention de l'Église à intervenir directement dans la société en gérant une multitude d'œuvres telles que des hôpitaux ou des écoles catholiques. C'étaient, disaient-ils, pour l'Église courir le risque d'être accusée de chercher à récupérer le rôle dominant qui avait été le sien dans la vieille chrétienté, en se détournant de sa mission essentielle d'annonce directe de l'Évangile. Il fallait selon eux que l'Église renonce à ces activités qui ne lui étaient pas essentielles et que les chrétiens se contentent de travailler au coude à coude avec leurs compagnons d'humanité à la recherche du bien commun.

Ce point de vue se fondait sur un certain « sociologisme » qui considère la société comme un phénomène total, un organisme programmé, qui a des besoins et les satisfait. Selon cette conception, les interventions sociales d'une communauté religieuse ne peuvent constituer au mieux que l'exercice d'une suppléance provisoire apportée à un déficit de l'action des pouvoirs publics. Mais cette suppléance est normalement destinée à s'effacer parce qu'il est, en droit, de la responsabilité de l'État d'organiser des services publics capable de satisfaire les besoins de ses citoyens dans les domaines essentiels de l'enseignement, de la santé etc.

Or, contre cela, il me paraît plus juste de considérer que, par son engagement direct dans des tâches sociales qui ont jeté les bases des futurs services publics de santé, d'instruction etc., l'Église ne suppléait pas l'action d'un État défaillant. Elle investissait son sens évangélique de l'humain dans un travail créatif, charismatique, d'invention de la société en vue de fournir des réponses originales aux problèmes inédits rencontrés par l'humanité à un moment donné de son développement. Et l'on peut seulement constater que ces réponses ne prirent pas la même forme dans des sociétés influencées par d'autres traditions confessionnelles, religieuses et spirituelles.

Dans l'affrontement au sous-développement et aux situations de misère extrême, des chrétiens ont su créer des institutions efficaces aux styles d'intervention et aux statuts civils et ecclésiastiques très différents : du Secours Catholique au CCFD, d'ATD-Quart monde aux chiffonniers d'Emmaüs, des Orphelins-Apprentis d'Auteuil au mouvement du Nid etc. Ces engagements n'étaient pas de la suppléance, ils n'étaient pas mis en œuvre dans l'urgence du court terme. Ils accomplissaient une tâche « politique », consciemment menée comme telle comme le montre la réflexion de Mgr Rodhain, l'inventeur de la Caritas internationale. Selon lui, il revenait à son mouvement d'inventer, au plus près du terrain, des solutions efficaces aux problèmes sociaux rencontrés dans une société qui s'industrialisait rapidement. Et si elles étaient pertinentes, il reviendrait à la puissance publique de les développer à grande échelle, ce que son mouvement n'avait pas les moyens de faire. Il s'agissait donc bien pour lui de contribuer à l'invention de la société<sup>2</sup>.

Ce qui est exemplaire dans ce travail d'invention de la société, c'est de présenter une forme d'inscription de la foi dans la société qui ne se limite pas à élever de véhémentes protestations contre des évolutions inquiétantes en appelant à la « résistance » et à « l'indignation ». C'est ce qu'on peut voir à propos des débats qui entourent encore la question du droit à mourir dans la dignité. Beaucoup de voix tentent de nous persuader que seule l'euthanasie peut l'assurer. Contre cela, le meilleur argument des chrétiens ne consiste pas dans de longs discours indignés mais dans le témoignage du rôle tenu par des hôpitaux chrétiens (britanniques d'abord, français ensuite, catholiques comme protestants) concernant l'invention et la promotion au cours du XX<sup>e</sup> siècle des soins palliatifs pour les patients en fin de vie. Cette

---

<sup>2</sup> Voir la thèse que lui consacre Luc Dubrulle, *Mgr Rodhain et le Secours Catholique*, Paris, Desclée de Brouwer, 2008

action conduite à l'initiative d'une laïque anglicane Cicely Saunders mettait au travail la conviction chrétienne touchant la dignité de la personne humaine jusque dans sa vulnérabilité la plus radicale. Elle donna corps à des pratiques de soin innovantes qui forcèrent l'attention des pouvoirs publics comme en témoigne la place que prennent peu à peu les soins palliatifs dans le système français de santé.

Mais la même chose pourrait être dite des initiatives prises en direction de l'accueil et de la formation des personnes handicapées et du rôle joué par L'Arche de Jean Vanier pour renouveler l'image des handicapés dans notre société. Leurs parents les cachaient, ils en avaient honte. Jean Vanier et tous ses amis nous en révèlent la beauté ! Là encore l'élément du travail inventif l'emporte sur la logique de l'indignation et de l'imprécation et il ouvre la porte à une transformation profonde quoique souvent inaperçue de notre imagination sociale dont participent des films comme *Le huitième jour*, *Marie Heurtin* et *Intouchable*. Aujourd'hui encore, mais dans un contexte nouveau, il y a du sens à mobiliser les ressources de la foi pour contribuer à l'invention des « savoir-vivre » qui nous permettrons de tenir debout dans ce monde devenu tellement mouvant.

Voilà pourquoi l'heure est favorable à une relance du catholicisme social. Je ne le dis pas cela comme un souhait ou, pire, comme une consigne. Je le dis comme un constat qui n'est pas difficile à faire. « Regardez et voyez » la multitude des initiatives grandes et petites qui nous ont été présentées ces deux derniers jours et qui contribuent, chacune à sa manière, à l'invention de nouveaux arts de vivre plus sobres, plus justes, plus fraternels. Nous ne sommes pas à côté de la plaque ! C'est pourquoi il vaut la peine de vous engager courageusement sur la voie d'une réforme de votre institution. J'en viens à mon second point :

## **L'Évangile et la tradition de l'Église comme sources et ressources**

Dans les interventions entendues ces deux derniers jours, je suis frappé par les nombreuses occasions où les orateurs ont évoqué, pudiquement mais franchement, la foi chrétienne comme la source chaude de leur engagement personnel, mais aussi comme une ressource réflexive qui a influencé profondément, par exemple, le travail du législateur comme l'ont montré Jacques Le Goff et Dominique Potier. Pourtant, d'un autre côté, il n'est pas simple de tirer au clair la nature de notre référence à la source chrétienne de nos engagements personnels et des institutions et mouvements que le catholicisme social a suscités. Ce malaise est d'autant plus sensible qu'il recoupe au moins pour partie ce qu'on peut considérer comme un conflit de générations au sein de l'Église.

Encore profondément enracinée dans la tradition chrétienne, la génération qui a porté l'intuition du christianisme social dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle était d'abord soucieuse d'engager le dialogue avec la société contemporaine et la modernité. Pour cela, elle évitait de trop accentuer la « différence chrétienne » et mettait davantage en évidence les valeurs communes que les chrétiens partagent avec les hommes de bonne volonté. Les jeunes chrétiens qui s'engagent au titre de leur foi dans l'action sociale voient les choses autrement. Au jour le jour, ils éprouvent à quel point le christianisme et l'Évangile sont devenus des corps étrangers dans la société actuelle où l'Église est désormais une communauté minoritaire. Pour eux, choisir de rester ou de devenir chrétien « c'est prendre tout le paquet » en assumant sans complexe d'être différents, d'une différence exigeante mais originale et enrichissante qui colore leurs engagements. C'est pourquoi leur référence au Christ et à l'Évangile sera plus explicite (identitaire ?) que celle de leurs aînés.

En les voyant, la vieille génération (c'est-à-dire la mienne !) est tentée de crier au repli identitaire et communautariste. En nous voyant, eux sont tentés de nous trouver tièdes et sans conviction. Je voudrais essayer de clarifier les termes du débat, ce qui est bien nécessaire si nous voulons rendre possible la rencontre des deux sensibilités que je schématise. Je le ferai en vous présentant deux paradoxes.

### *Premier paradoxe :*

Ces deux sensibilités ne constituent pas deux voies incompatibles entre lesquelles il faudrait trancher. L'une et l'autre sont légitimes ! Je précise : leur opposition correspond en effet à la nature paradoxale de l'Évangile qui se présente tout à la fois comme la parole qui rassemble et la parole qui sépare. Par moment, il fait de nous les sœurs et les frères de tous ceux que nous rencontrons en nous permettant de reconnaître au cœur de ce monde les signes de l'Esprit dont l'action nous précède. Mais à d'autres moments, ainsi que le Christ l'a annoncé à plusieurs reprises à ses disciples, l'Évangile fait de nous des étrangers au milieu de ce monde où nous nous retrouvons parfois comme des exilés, sinon comme des brebis au milieu des loups. L'un et l'autre peuvent se produire et ce n'est pas nous qui choisissons. Pensez à Pierre Claverie et à ses compagnons qui seront béatifiés dans un mois. Ils ont vécu et des moments forts

de fraternisation et des moments de l'incompréhension voire de l'hostilité jusqu'à l'assassinat.

### *Deuxième paradoxe :*

Le problème n'est pas que les nouvelles générations soient « identitaires », c'est-à-dire qu'elles promeuvent un christianisme vigoureux et remettent en valeur des formes de dévotions qui étaient tombées en désuétude. Le problème n'est pas d'avantage qu'elles désignent sans complexe l'Évangile comme la source de leur engagement. Les problèmes commencent à partir du moment où la tradition chrétienne et l'Évangile semblent devenir les seules ressources d'une communauté de croyants. Alors la vie chrétienne se présente comme une alternative radicale à toute autre forme de vie et l'action des croyants prend une tournure définitivement contre-culturelle.

En effet, décrire la vie chrétienne comme une alternative radicale, c'est manquer la manière dont Jésus-Christ s'est présenté comme l'interprète (Lc 24,27) et l'accomplisseur (Hb 12,2) de la tradition qui le précède et non pas comme le porteur d'un système nouveau destiné à s'y substituer.

Décrire la vie chrétienne comme une alternative radicale, c'est de la même manière manquer le pluralisme originai re du christianisme qui ne constitue pas un groupe uniforme au sein duquel tous parlent la même langue et partagent une seule et même culture. Dès le début au contraire, il se présente comme la « communion » d'une diversité de communautés locales enracinées dans des cultures et des langues différentes. À quoi correspond la permanence au sein de l'Église catholique aujourd'hui de plusieurs rites et d'une multitude de congrégations religieuses, porteuses chacune de son propre charisme ?

Décrire la vie chrétienne comme une alternative radicale, c'est enfin manquer la nature fondamentalement dialogale du christianisme. Il est remarquable que lors de sa rencontre précoce avec la philosophie grecque, le christianisme ne s'est pas présenté comme un concurrent désireux de l'éliminer pour la supplanter mais qu'il a au contraire initié un dialogue exigeant entre la foi et la raison. Un dialogue qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui et qui nous pousse à tenir cet autre paradoxe : c'est au nom même de la tradition chrétienne que nous sommes appelés à aller chercher au-delà des limites de la tradition chrétienne, c'est-à-dire du côté de la pensée séculière, les ressources intellectuelles nécessaires pour penser notre engagement dans l'histoire.

### **Conclusion**

Lors du démarrage de cette session il nous fut demandé de formuler un rêve à propos de l'avenir des Semaines sociales de France. Je vous livre le mien : Le Cardinal Tuscón demandait récemment à un de mes amis lors d'un colloque au Vatican sur *Laudato Si* et la transition énergétique : « *Pouvez-vous m'expliquer pourquoi les évêques français et l'Église de France s'engagent si peu sur Laudato Si ?* » Il y a urgence, « *la maison brûle et nous regardons de l'autre côté* », comme disait l'autre. Est-il imaginable, comme le suggérait hier, Dominique Greiner que les SSF, au 3<sup>ème</sup> millénaire, se développent comme un commentaire et une mise en œuvre énergique de *Laudato Si*, de même qu'au XX<sup>e</sup> siècle, elles s'étaient constituées comme un commentaire et une mise en œuvre de *Rerum Novarum* ?

**DOMINIQUE QUINIO<sup>3</sup>** : Il fut beaucoup question, tout au long de ces trois journées, de l'encyclique *Laudato Si*. Et du Pape François. Je voudrais donc citer, en préambule, ces paroles tirées de la « Joie de l'Évangile » :

*« une foi authentique – qui n'est jamais confortable et individualiste – implique toujours un profond désir de changer le monde, de transmettre des valeurs, de laisser quelque chose de meilleur après notre passage sur la Terre. Nous aimons cette magnifique planète où Dieu nous a placés, et nous aimons l'humanité qui l'habite, avec tous ses drames et ses lassitudes, avec ses aspirations et ses espérances, avec ses valeurs et ses fragilités. ».*

Une affirmation qui, comme les premières lignes de la Constitution conciliaire *Gaudium et Spes*, nous trace une belle ligne de conduite.

L'un des participants à nos Rencontres, dans les échanges proposés, a écrit ces mots : « *En s'interrogeant sur leur identité, les Semaines sociales doivent se demander si elles sont capables de poursuivre !* ». L'interpellation est cruelle, mais légitime. Elle sous-tend tout le travail de réflexion mené cette année et particulièrement le rapport sur « l'utilité sociale » de notre association, réalisé sous l'égide

---

<sup>3</sup> Dominique Quinio est présidente des Semaines sociales de France.

d'Elena Lasida. On pouvait craindre en effet que les conclusions en soient décourageantes. Mais les différentes personnes, proches ou moins proches, interrogées ont jugé que l'on attendait bien quelque chose des Semaines sociales de France.

Qu'attend-on ? Un nouvel élan qui ne renierait pas le passé mais tenterait de construire du nouveau. Les trois journées que nous avons vécues à Nogent-sur-Marne nous confirment, par l'implication des quelque 300 participants, que nous pouvons, dans la fidélité aux intuitions des fondateurs, nous renouveler. Ces intuitions, Dominique Greiner, creusant jusqu'aux origines des SSF, nous les a rappelées.

Soyez remerciés encore de votre implication, de cette énergie manifestée. On sait que l'exercice de co-construction fut rude ; l'ordre du jour était très – trop ? – concentré. Sachez que nous ne sommes pas encore au terme du travail amorcé.

Nous avons pu, grâce aux différents temps des Rencontres, comprendre dans quelle société évoluent aujourd'hui les Semaines sociales : un contexte de graves inégalités et de pauvreté persistantes, d'interrogations sur l'avenir du travail, de crise du politique et de l'engagement. On a rappelé que l'association était née avec l'émergence de la question sociale. Je me souviens, lors d'une précédente assemblée générale, l'interpellation de Valentina Pacheco, alors stagiaire pour la communication des Semaines sociales : « *A votre origine, vous défendiez la condition des travailleurs maltraités par l'industrialisation. Qui défendez-vous aujourd'hui ?* ». Quelle serait notre cause ?

De tous nos échanges, et des interventions d'experts, il est apparu que l'encyclique *Laudato Si* était pour nous un jalon essentiel. L'écologie intégrale est sans doute notre horizon actuel : le cri des pauvres et le cri de la Terre indissociablement liés.

Nous ne sommes pas les seuls à travailler sur ce texte ; nous ne sommes pas le centre du monde, comme pouvait le laisser croire l'utilisation, dans l'ambition des SSF, du mot carrefour. Sans doute faudra-t-il lui préférer le terme de « creuset ». La correction fraternelle assurée par les invités du samedi soir, notamment par la présidente du CCFD, Syvie Bukhari de Pontual, nous invitent à l'humilité.

Nous ne sommes pas les seuls acteurs du christianisme social. Loin de là. Nombre d'associations, comme par exemple le Ceras, témoignent largement de cet engagement pour le Bien commun. Et nous avons découvert, également de jeunes pousses, engagées et déterminées, qui ont parlé d'audace, de prise de risque, de confiance.

Alors, quelle serait la spécificité, le « style », selon le mot de Dominique Greiner, des Semaines sociales, au-delà de son ADN « christianisme social » ?

- Les Semaines sociales sont une organisation « généraliste » : elle embrasse tous les thèmes, tous les champs, tous les défis de la société (politique, économique, social, environnemental, scientifique, éthique, culturel...).
- Les Semaines sociales sont présentes sur tout le territoire grâce aux Antennes locales ou régionales (et l'on a vu tout au long de la rencontre, l'importance de l'ancrage sur un territoire). Elles sont aussi actives dans le réseau européen IXE (Chrétiens pour l'Europe). Elles ont des relais dans certaines zones de la francophonie.
- Elles mettent en œuvre une pédagogie qui allie interventions d'experts qualifiés et témoignages d'acteurs. Cette pédagogie doit sans doute évoluer, vers cet aller et retour évoqué dans le texte « Qui sommes-nous ? ». Les Semaines sociales nourrissent l'engagement de leurs adhérents, souvent militants en de multiples lieux de la société ; désormais, elles doivent aussi nourrir la réflexion qu'elles mènent avec les engagements et témoignages de tous les acteurs travaillant au Bien commun. Il leur faut aussi laisser une place plus grande dans nos démarches aux personnes concernées par le « sujet-problème » évoqué : le migrant, la personne exclue, privée d'emploi etc.).
- Les Semaines sociales ont le souci d'organiser un débat apaisé et constructif entre personnes aux positions diverses, que ce soit au plan politique ou ecclésial. Elles veulent être une école du débat, utile à la démocratie, dans un monde qui ne sait plus débattre. Est-ce la « douceur » à laquelle nous invite le Pape François ? Attention, cette douceur, cette bienveillance ne signifient ni mièvrerie ni tiédeur.
- Les Semaines sociales sont un espace de liberté, par rapport aux différentes institutions, politiques ou ecclésiales.
- Les Semaines sociales, pour observer la société et proposer éventuellement des pistes d'action, s'appuient sur une lecture chrétienne des événements mais aussi sur tous les savoirs, toutes les sciences sociales, susceptibles de les aider dans leur analyse.

Nous l'avons dit, redit et écrit. Pour mener à bien leur mission les Semaines sociales ne sont pas auto-suffisantes et ne se veulent pas suffisantes. Ce désir de travailler avec d'autres n'implique pas d'être au centre d'un réseau, mais au service de ce réseau, à la disposition de ceux qui souhaiteraient un appui, à la mesure de nos forces qui ne sont pas démesurées, vous le savez.

Il est une formule parlante de la fameuse prière de Thomas More que le Pape dit, dans le film de Wim Wenders, réciter tous les jours pour que le Seigneur lui donne l'humour : « *Donne-moi une âme qui ignore l'ennui, le gémissement et le soupir. Ne permets pas que je me fasse trop de souci pour cette chose encombrante que j'appelle moi* ». Ne nous encombrons pas de notre « moi-Semaines sociales ». Soyons un lieu qui ouvre des portes trop obstinément fermées. Nous pouvons être une petite pointe du polyèdre qu'est notre monde, qu'est notre Eglise ; l'un et l'autre ont besoin de toutes ces petites pointes.

Dominique Potier, député socialiste de Meurthe-et-Moselle, parlant des jeunes catholiques – mais la typologie vaut pour toutes les générations –, évoquait ceux qui ont beaucoup d'énergie, vivent des engagements radicaux, mais n'ont pas de racines pour ancrer leur action et ceux, au contraire, qui ont beaucoup de racines, trop de racines qui les clouent au sol et les empêchent d'aller au large. Peut-être nous appartient-il de donner quelques racines, quelques repères à partir de l'enseignement social chrétien à ceux qui ont des ailes et donnons des envies de bouger à ceux qui ont un fort enracinement. Dans un mouvement perpétuel de va et vient entre pensée et action.

De multiples idées-projets ont émergé des ateliers de travail, selon les axes que nous avons fixés. Il nous faudra décanter bien sûr, hiérarchiser, regrouper des propositions proches, vérifier la cohérence avec les éléments de notre projet associatif, préciser ce projet en tenant compte des remarques glanées pendant ces Rencontres, notamment sur l'explicitation de l'identité chrétienne de l'association... Et ne pas réinventer l'eau chaude, faire ce que d'autres font !

Les instances des Semaines sociales vont s'en emparer, conseil d'administration et Antennes régionales, ainsi qu'un comité de suivi, élargi à certains participants des Rencontres, se réunira vers la fin du premier trimestre pour en tirer un plan d'action.

Mais pendant les travaux, les Semaines sociales continuent de vivre.

- Des voyages apprenants sont en chantier, à Créteil, autour de l'engagement concret des catholiques en Val de Marne puis à Nice sur la question des migrants.
- Le chantier de rénovation du site internet se poursuit.
- L'implication dans le réseau des Chrétiens pour l'Europe continue, notamment pour préparer un texte qui sera diffusé avant les élections européennes.
- Un thème d'année 2019 a été proposé autour de la fragmentation sociale, de la difficile cohésion sociale. Nous proposons aux Antennes régionales de travailler ce thème, selon les réalités de leur territoire. Nous voudrions que soient explorées les « solutions » mises en place, les expérimentations déjà à l'œuvre. Cela alimentera-t-il des événements régionaux, national ? Rien n'est encore décidé.

Le pape nous y invite : il ne s'agit pas de conquérir des espaces, mais plutôt d'engager des processus. Voilà qui est insécurisant, car l'avenir n'est pas écrit. Courons-nous le risque d'aller trop vite ? De négliger le temps de maturation nécessaire ? Soyons vigilants.

Des mots ont traversé ces Rencontres, que l'on peut égrener comme un cadeau de ces journées : créativité évangélique, ténacité et persévérance, douceur, confiance, humilité, car faire du commun, faire avec d'autres, n'est pas si facile et impose d'aller vers les autres, de les écouter.

Rappelons-nous la prière du bal de Madeleine Dellbrel, un soir de 14 juillet. *Danser avec Dieu c'est accepter de se laisser mener*. Il est possible que notre processus nous conduise là où nous ne pensions pas aller. Alors laissons-nous guider...